

Philosopher : édifier ou corrompre ¹

Pour reprendre une question posée à un autre ²

par Gérard Allard

*But to live outside the law, you must be honest ³.
Absolutely Sweet Mary, Bob Dylan.*

Comme vous le verrez sous peu, mes remarques sont désorganisées ; ce que je vous proposerai ne sera pas tout à fait du coq-à-l'âne, mais les liens que je tente de faire sont sans aucun doute ténus, délicats, et donc difficiles à voir, peut-être même imaginaires. En tout cas, les éléments que j'offrirai produiront plutôt un tourbillon

1. Le texte ci-dessous n'est pas tout à fait celui qui fut lu à Québec en juin 2014 lors d'un colloque *Une cité pour l'homme*. Sans parler des réponses lors de la période de questions et des inspirations plus ou moins bonnes du moment qui ont permis de compléter ou de modifier le texte original, ici j'ai changé quelque peu mes remarques en incluant celles que je m'étais vu obligé d'exclure pour des raisons de temps, en ajoutant les notes que je ne pouvais pas proposer de vive voix et en intégrant les corrections, minimes, que j'ai faites à la prestation lors d'une ultime relecture.

2. Il se trouve que les remarques que j'offre ici sont une sorte de réponse, la mienne, à une question posée par un des participants du colloque au professeur Manent. La question portait sur la place des vertus intellectuelles dans la vie politique, vie qui était traitée avec éloquence et justesse lors de la conférence de Pierre Manent.

3. « Mais pour vivre hors la loi, tu dois être honnête. » Ce que Woody Guthrie avait dit, et de manière plus complète, comme suit : « *I love a good man outside the law, just as much as I hate a bad man inside the law.* / J'aime un homme bon qui vit hors la loi, tout autant que je déteste un homme méchant qui vit dans la loi. »

qu'une construction. Et la preuve de ce que j'avance, s'il y a une preuve, ne se trouvera pas dans mes mots, ni même dans la série d'affirmations que je proposerai ou dans les faits que je soulignerai : comme il arrive souvent quand on examine des questions philosophiques, il n'y a pas d'expérience cruciale objective qui décide de la vérité ou de la fausseté de l'hypothèse. Mais peut-être, c'est mon espoir, la vérité de ma thèse se trouvera-t-elle exprimée dans le mouvement même qui relie les mots dits, les affirmations élaborées et les faits proposés, et surtout dans leur reprise par vous et le retour que vous ferez sur votre expérience de penser et votre expérience tout court.

Comment appeler ce que je vous propose ? Je suis tenté de lui donner le nom de rêverie ou de promenade. Mais cela rappellerait trop le magnifique texte de Rousseau que nous connaissons tous, et ce serait prétentieux, ce que je tiens à éviter plus que tout⁴. De

4. Il est probable que le mot *essai* serait le meilleur pour nommer ce qui suit. Mais encore une fois, cela renverrait à un texte et un auteur pour lesquels j'ai trop d'admiration pour oser m'y comparer, soit Montaigne et ses *Essais*. De plus, il faudrait alors tenir compte des trois sens que Montaigne donne à ce mot et donc à son projet, soit celui d'un type d'écrit qui est de l'ordre de la tentative plutôt que de la résolution, celui de l'exercice de ses facultés intellectuelles tout autant que de résolution de questions, et celui, enfin, celui d'une évaluation des choses pour ainsi dire une à une plutôt que de l'établissement d'un système totalisant. Car qu'est-ce qu'essayer ou s'essayer ? On essaie quand on tente quelque chose. Et c'est le sens premier de la chose que nomme Montaigne : l'auteur des *Essais* ne propose pas des traités, des explications définitives, des preuves qui ne souffrent aucune discussion ; il propose des remarques *tentatives*, ou provisoires, qui invitent à être remises en question. Mais il y a plus : pour remettre en question, il faut penser pour soi,

plus, cela ferait abstraction d'éléments qui me paraissent cruciaux, soit la cohérence et la vérité des remarques que je ferai. Peut-être faudrait-il appeler ma présentation une errance, au moins pour cette raison que je crains de ne faire qu'errer d'une idée à une autre et aussi parce que je crains de proposer des erreurs : errance donc, et le nom que je donnerais à mes considérations a l'avantage de signaler ce que je veux ne pas faire et ainsi par contraste ce que je voudrais faire. En somme, en vous parlant ce matin, je tournerai autour du pot, comme on dit, mais je sais qu'il y a un pot, et je vous indique ce sur quoi il faudrait réfléchir pour découvrir ce pot, fût-ce un pot aux roses ⁵.

Cette remarque préliminaire faite, je commence pour de vrai. Et je commence par le commencement. Car je suis fidèle aux préceptes de ma mère qui répétait cette vérité tous les jours de sa vie très active.

il faut exercer sa raison. Or le mot *essayer* signifie aussi exercer. Et ainsi les essais de Montaigne sont les traces par écrit de ses exercices de réflexion, exercices qui invitent de la part du lecteur ses propres exercices de réflexion sur le monde qui l'entoure. Et on arrive ainsi à un dernier sens du mot *essayer* : autrefois, essayer était l'action d'un essayeur, soit de quelqu'un qui évaluait les choses qu'on lui proposait pour établir combien d'or, par exemple, s'y trouvait. Et donc essayer, c'est évaluer les choses, et les essais de Montaigne sont les rapports de ses évaluations des choses du monde, donc non pas des comptes rendus des causes des choses, mais des évaluations des choses telles qu'elles apparaissent d'emblée.

5. Encore et toujours, cette remarque sur le mouvement circulaire renvoie à l'observation d'Ischomaque dans l'*Économique*, ou la *Ménagerie* de Xénophon, soit 8.20.

Le titre de cette conférence est donc : « Philosophe : édifier ou corrompre. » *Ou*, ce petit mot de presque rien, est une conjonction admirable. Car *ou* peut dire ce qu'il dit, mais il peut aussi dire le contraire de ce qu'il dit. En un sens, il est le mot philosophique par excellence. Car *ou* peut signifier une opposition, et donc qu'il y a une décision à prendre entre ceci ou cela. Comme quand, nous dit-on, les voleurs de grand chemin mettaient leurs victimes devant un choix fondamental, en criant : « La bourse ou la vie ». Face au fusil du brigand, le pauvre voyageur saisissait tout de suite qu'il devait abandonner l'une, sa bourse, pour conserver l'autre, sa vie ; il ne pouvait pas garder le deux.

En revanche, dans d'autres contextes, *ou* signifie *c'est-à-dire*, et le mot qui dit l'opposition la plus radicale annonce au contraire une identité totale, ou du moins une identité suggérée. Ainsi quand les philosophes français du dix-huitième siècle ont choisi le titre *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, il ne s'agissait pas pour eux d'affirmer que l'un n'était pas l'autre, mais de suggérer qu'en achetant leur encyclopédie, on acquérait bel et bien un dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.

Pour reprendre mes deux exemples d'une façon synthétique, la conjonction *ou* signifie l'identité **ou** son contraire. Et j'ajoute tout de suite que pour ce qui est de mon titre, je ne suis pas sûr si *ou* ne signifie pas l'identité **et** son contraire. En somme, le sens du mot *ou* est pour ainsi dire l'enjeu central de mes remarques.

Philosopher : édifier ou corrompre donc, comme le veut le titre. Mais que veut dire le reste du titre ? De quoi parlerai-je au juste ? De quelle philosophie, de quelle édification, de quelle corruption ? Plutôt que de répondre à ces questions en donnant des définitions, je rappellerai un texte classique du monde de la philosophie, soit l'allégorie de la caverne de Platon. Selon cette image, il y a des hommes qui naissent et vivent dans une caverne sombre, dont quelques-uns réussissent à s'échapper en grimpant par une montée rude et escarpée pour retrouver le Soleil et le monde extérieur. Comme le dit Socrate, le récit de cette aventure, car l'allégorie est un drame en miniature, cette histoire donc est une image de la vie avec ou sans éducation. Car il y est moins question de la caverne elle-même que de ceux qui y vivent et de quelques-uns qui s'en échappent.

En lisant l'allégorie de Platon, tout un chacun comprend dès la première lecture que sortir de la caverne, c'est s'éduquer, car voir les choses réelles à l'extérieur de la caverne, c'est voir clair face à des choses précises, et l'éducation sert à voir clair, c'est-à-dire à apprendre du nouveau du fait de quitter son ignorance ; quand on sort de la caverne, on *perd* une absence ou un manque, son ignorance, et on comble un déficit ou on fait une acquisition, une connaissance. Par ailleurs, comme le veut le contexte du texte, à son plus haut, l'éducation est la philosophie, soit la découverte des réponses aux grandes questions de la vie, celles que Socrate posait à temps et à contretemps, soit : « qu'est-ce que le bonheur ? » qu'est-ce que la justice ? » ou « qu'est-ce que la vérité ? ». – Si certains d'entre vous se demandent en quel sens il faudrait entendre ce dernier

ou, j'avoue que je ne suis pas sûr moi-même : n'est-il pas possible que toutes les questions philosophiques soient la même question posée de façons différentes ? ou n'est-il pas possible que la question des questions soit « qu'est-ce que l'Un ? » et que la réponse des réponses soit la réponse à la question « qu'est-ce que l'Un ? »⁶ et que l'Un se trouve au cœur du bonheur, de la justice et de la vérité.

Mais, et c'est un de ces détails irritants des textes de Platon, le personnage qui propose l'allégorie, Socrate, dit que l'image qu'il développe, ou le récit qu'il fait, présente d'abord la vie humaine avec éducation et ensuite la même vie humaine cette fois sans éducation. Quand on prend au sérieux ce détail, on se rend compte que l'allégorie de la caverne peut représenter non pas un processus d'éducation, mais un processus de *déséducation* : les prisonniers de la caverne, qui voient des ombres sur le mur devant eux, sont des gens éduqués, disons dressés pour penser d'une façon

6. C'est ce que signale de façon brillante le dernier roman de Kundera : *La Fête de l'insignifiance*, chef-d'œuvre d'ironie, ne serait-ce que parce qu'il paraît après la publication des œuvres romanesques complètes dans l'édition de la Pléiade et qu'il met au clair ce qui était *caché* dans les œuvres précédentes. Par ailleurs, que l'idée des idées soit l'Un, Platon, ou son personnage Socrate, le suggère dans l'allégorie de la caverne, au moins d'une tournure saisissante quand il parle du regard jeté sur le Soleil source de lumière et de sens pour les prisonniers échappés de la caverne : « le Soleil lui-même et en lui-même dans sa région même (516b). ». Il faudrait sans doute se demander si le Même est la *même* chose que l'Un, mais c'est là tout une autre question et qui mènerait des analyses aussi fines, et aussi folles, que celles du *Parménide*. Voir aussi Vincent Descombes, *Le Même et l'Autre*.

donnée par le régime politique auquel ils appartiennent ; en somme, les prisonniers de la caverne, en un sens, savent déjà quelque chose, puisqu'ils ont les yeux remplis d'images qui sont les reprises ombrageuses de statues éclairées par-derrière, et ces statues sont elles-mêmes des imitations imparfaites de ce qui existe à l'extérieur de la caverne, et tout cela est sous le contrôle de mystérieux montreurs de statues et de producteurs d'ombres. En somme, les prisonniers n'ont pas la tête vide, et ils n'ont pas la tête vide parce qu'ils ont les yeux pleins, et les yeux pleins depuis leur naissance. Car leurs yeux pleins et leur tête pleine sont les produits d'une éducation : ils sont éduqués parce qu'on leur a rempli les yeux et la tête, mais s'ils savent quelque chose, ou pensent le savoir, ils ne voient pas ce qui est ; bien mieux, ou bien pis, ils ne cherchent pas à voir ce qui est parce qu'ils savent ce qu'on leur a proposé depuis qu'ils sont enfants et que cela leur suffit, et ils ne voient pas que les ombres sont bel et bien des ombres.

Mais, alors la sortie de la caverne représente la sortie de l'éducation, du dressage, des préjugés, sortie qui permet de voir les choses une fois les yeux *nettoyés* et la tête vidée, sortie qui permet de voir et de comprendre les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on nous dit qu'elles sont : l'allégorie de la caverne est une ombre créée par le poète philosophe Platon pour enseigner quelque chose au sujet de nos vies à tous ; dans ce dialogue portant sur la justice, Platon, ou son personnage Socrate, propose une réponse, une éducation morale, sur l'éducation tout court, et sur une morale philosophique, une morale en fonction de la

philosophie⁷. Car, je le répète, tout le monde sait que l'allégorie de la caverne porte sur l'éducation, mais que l'éducation dont il est question est celle qui s'acquiert par la philosophie⁸.

7. C'est ici qu'il faut rappeler la saisissante révélation à la fin de l'*Éthique à Nicomaque* que le bonheur est la vie selon la vertu, ou excellence, mais qu'il y a deux sortes d'excellence, la première appartenant aux hommes en tant qu'hommes et la seconde aux hommes pour autant qu'ils ressemblent aux dieux, la première portant sur l'excellence morale et la seconde portant sur l'excellence philosophique ou intellectuelle ; Aristote livre le secret *transpolitique* de son traité éthico-politique une fois qu'on a passé par, et donc dépassé, l'analyse des vertus dans le sens ordinaire du terme (1177a12-18). Car, pour Aristote, il y a des hommes qui, pour employer l'expression de Dante, se sont *transhumanisés*. Voir *Comédie* III.1.70 et *Éthique* 1177b26-1178a8.

8. La morale philosophique, et sa relation à la morale dans le sens ordinaire du terme, a été représentée (ou vécue) de façon exemplaire par des personnages comme Diogène, le cynique. Celui qu'on appelait le chien fut appelé aussi le faussaire, parce que son père avait été condamné pour ce crime. Or le philosophe a prétendu que sa tâche philosophique était au fond celle de fausser les coutumes politiques (*to politikon nomisma*) ; il prétendait qu'il était fidèle au *métier* de son père, mais qu'il l'était à sa façon, soit à la façon de son maître Socrate. Ou encore, Alexandre le grand l'homme militaire le plus grand de l'Antiquité grecque a jugé qu'il aurait voulu être Diogène, s'il n'avait pas été lui-même. Or Alexandre ne pouvait même pas récompenser le philosophe comme il fallait : quand il se présenta devant lui, assis sur son cheval Bucéphale et habillé des vêtements de son pouvoir, il dit à Diogène : « Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai » ; le philosophe lui répondit du fond de son tonneau et par-delà tout ce qui fait la vie ordinaire : « Déplace-toi un peu, car tu me caches le Soleil. » Voir Diogène Laërce, VI.20, 21, 32, 38, 39, 46, 59, 60, 68, 69 et 72.

Et pourtant je reviens à mon titre et à mon thème : la philosophie est-elle une édification, soit un ajout qui complète, ou redresse, certaines tendances humaines plus ordinaires, des tendances qui servent de terrain sur lequel la philosophie, et les maîtres reconnus de la philosophie, édifie nos âmes, ou plutôt édifie en nos âmes les structures essentielles à une bonne vie, à une vie juste et donc à une vie en vérité ? Ou bien tout au contraire, la philosophie est-elle une corruption ? C'est-à-dire une activité qui détruit ce qui est, dit-on, inné, qui enlève ce qui est déjà là, et ce qui rend la vie bonne, juste et vraie telle que monsieur Tout-le-Monde la comprend grâce à son éducation donnée, voire imposée et approuvée, qui rend cette vie sans souci sinon impossible, du moins problématique et donc soucieuse. La philosophie est-elle édifiante ou *corrompante*, édificatrice ou corruptrice ?

J'ajoute tout de suite qu'il y a peut-être une solution élégante à la double question que je pose : il s'agit d'entendre la conjonction *ou* dans son second sens et de suggérer qu'on ne peut éduquer que si on *déséduque* ; pour changer d'expression et d'image, qu'on ne peut semer pour de bon si la graine est étouffée par les épines qui s'y trouvent⁹ ; et donc, que pour édifier, il faut jeter par terre, et même que pour édifier dans le sens moral, il faut corrompre au moins un peu. Comme une pièce de monnaie, la philosophie aurait un avers et un revers qui sont opposés, mais complémentaires, voire qui ne peuvent pas exister l'un sans l'autre. En somme,

9. Selon la parabole du Christ (par exemple *Matthieu* 13.1-23) et l'enseignement d'Ischomaque (*Ménagerie* 16.13-15).

le titre propose trois hypothèses : la philosophie est-elle ceci, édicatrice, ou cela, corruptrice, ou les deux à la fois, soit ni ceci ni cela, mais un couple, un hybride, une sorte de centaure intellectuel ? Pour répondre à cette question, ou à ces deux questions, ou à ces trois questions, il faut réfléchir ; mais pour bien réfléchir, il faut avoir des les yeux en face des trous, comme disait mon père, et des faits devant les yeux. J'en propose quelques-uns ; il restera à chacun de mettre ses yeux en face des trous pour voir les faits, les faits performatifs de la réflexion qui est bel et bien entreprise.

Il est certain, l'histoire est là pour le prouver à la manière de l'histoire, que la philosophie doit être associée à une éducation dans le sens fort ou ordinaire du terme, soit à l'éducation morale. Je signale des exemples tout simples. D'abord la réputation de l'empereur philosophe Marc-Aurèle, dont le livre, *Pensées pour moi-même*, montre comment il puisait dans la philosophie stoïcienne les principes de son action politique ; et Marc-Aurèle est reconnu comme un des meilleurs empereurs qu'ait connus Rome, et même Rome à son apogée. De même, l'Église catholique a longtemps prétendu, et prétend encore, que la philosophie, et même plus que la pensée philosophique de Thomas d'Aquin, qui s'inspire de celle d'Aristote, est un élément essentiel de la formation d'un esprit éclairé, voire d'un homme de foi convenable. Même le ministère de l'Éducation, des Loisirs et des Sports (comme *j'aime* ce titre biscornu qui vaudrait à lui seul un livre !) prétend que l'enseignement des valeurs modernes d'ouverture, d'*inclusivité* et d'égalité est un élément essentiel de la formation de tout jeune Québécois et de toute jeune Québécoise (car, c'est

la règle *statutaire* de notre caverne, il faut dire l'un et l'autre) et que la philosophie doit servir à cet enseignement.

Mais il y a d'autres exemples historiques qui troublent ces preuves de l'entente entre la pensée philosophique et la vie politique. On peut les multiplier à volonté; mais en voici quelques-uns. Le grand philosophe Boèce, qui servait de conseiller de Théodoric le Grand, s'est retrouvé, par la décision de son prince, enfermé dans une prison, où il a écrit son livre le plus connu, *La Consolation de la philosophie*, dont la leçon première est que quand tout le reste, la politique et la religion, fait défaut pour le bien-être d'un humain, il y a encore et toujours la philosophie. Un enseignement réconfortant et troublant, on l'avouera. À une autre époque et dans un autre monde, le philosophe arabe Ibn Rochd, Averroès, comme nous l'appelons chez nous, le Commentateur comme l'appelait Thomas d'Aquin, s'est retrouvé, après une vie brillante comme l'intellectuel le plus important de son époque et de sa civilisation, s'est retrouvé donc exilé par le pouvoir politique qui l'avait soutenu auparavant et qu'il avait longtemps conseillé. Enfin, et au principe même de notre monde moderne, on sait bien que des philosophes aussi différents que Voltaire et Rousseau ont été chassés de la société française à cause des idées qu'ils proposaient. Ces idées, je le rappelle, ont fondé nos valeurs d'ouverture, d'*inclusivité* et d'égalité qui sont nos certitudes contemporaines. En somme, pour chaque philosophe, ou pour chaque philosophie, qui coopère avec le monde politique, ou celui du bon sens, on peut montrer un philosophe, ou une philosophie, qui a été jugé et parfois

puni par le monde politique et les hommes de bon sens qui y habitaient ¹⁰.

Quand on y pense un peu plus encore, tous ces cas ne sont que des reprises du cas le plus célèbre ; je parle du cas de Socrate. Il a été poursuivi, jugé et reconnu coupable de bien des choses, mais surtout sans doute de corruption de la jeunesse, comme le montre le magnifique texte de Platon : *L'Apologie de Socrate*, et les *Souvenirs de Socrate*, texte moins connu, de Xénophon. Ces livres montrent aussi que ce conflit n'était pas une sorte d'accident historique, causé par trois clowns politiques nommés Mélétos, Anytos et Lycon : Platon et Xénophon exposent le fait qu'il y a une tension entre la philosophie et le bon sens, entre le philosophe par excellence et les hommes, non pas de Sparte ou de Thèbes ou d'Inukos ¹¹, mais d'Athènes, la cité la plus admirable de la civilisation grecque, celle de Périclès, de Sophocle et de Phidias ¹².

10. Il faut laisser dans l'ombre la figure des philosophes qui ont réussi à corrompre en le cachant. Sur cette question, le dernier livre de Pierre Manent, *Montaigne, la vie sans loi*, offre une argumentation puissante pour établir que l'auteur des *Essais* n'est pas le bon chrétien qu'il prétend être, ni le disciple des Anciens que certains, dont je suis, devinent, mais un des Modernes les plus influents du fait d'avoir utilisé une rhétorique habile qui lui permettait d'avancer ses thèses sous les nez *insensibles* des autorités politiques et religieuses françaises.

11. Pour l'inclusion d'Inukos, voir Platon, *Hippias majeur* 282e.

12. Un des chemins qui permettent d'approcher du problème est de noter que selon Platon, le sage Socrate fut imité par le cynique Diogène, lequel était un Socrate *devenu fou* (*mainoménos* [Diogène Laërce VI.54]). En inversant la proposition, il est possible de deviner la dimension cynique de la vie et la pensée de Socrate : il est un Diogène assagi (*sôphronoménos*).

À l'exposé de cet ensemble de faits, je me permets une remarque supplémentaire, ou une question supplémentaire. Le bon sens, en tant que fondement de la vertu, a-t-il un opposé ou deux ? Pour certaines personnes, il n'y a qu'un choix, celui entre la vertu, normale, et la corruption, anormale. Si le bon sens, le normal, la vertu ordinaire, n'a qu'un opposé, cela suppose que la normalité, c'est la santé, la réussite, l'excellence, l'*arété*, comme les Grecs disaient. Mais comme l'indique ce dernier mot français, *excellence*, la santé et la réussite, cela n'est pas, ne peut pas être, la norme. Or si l'excellence est exceptionnelle, il faut comprendre la vie, et en particulier la vie humaine, comme un trio de possibilités, la norme, l'échec et le succès, car la corruption ou la maladie ne peut pas être la norme, et le succès est plus que ce qui est donné d'emblée, à tout être humain, par Dieu ou la coutume ou la nature¹³. La norme est une sorte de pâte de possibilités, les unes bonnes et les autres mauvaises, possibilités qui en surgiront sous la pression des circonstances. Cette façon de penser plaît bien aux philosophes, soit dit en passant, parce qu'elle implique que la cité, et la coutume qu'elle porte, pour ne rien dire des dieux, la cité donc a besoin du service de l'éducation, et donc des efforts des éducateurs, parce qu'on ne naît pas vertueux, c'est-à-dire excellent. Cette façon de penser plaît bien aux philosophes, dis-je, parce qu'il faut de l'éducation non pas pour rester sain, pour faire du surplace existentiel, mais encore pour sortir de la

13. Voir encore et toujours la *sagesse* d'Ischomaque (Xénophon, *Ménagerie* 7.16).

moyenne, pour être excellent. Dans ce cas, la vie est pensée comme une compétition sportive. Notre époque peureuse a beau prétendre que la participation est l'essentiel et que tous méritent leur médaille de *première place d'égalité* du simple fait de respirer ; malgré notre *doxa* égalitariste, chacun sait que le plus rapide, la plus belle, la plus intelligente et le plus comique, voire les plus charmants sont rares et qu'il est meilleur d'être un d'eux que d'être un pur et simple participant de la vie, portant sur sa poitrine ordinaire sa médaille de médiocrité.

Mais si elles peuvent servir pour mettre la table, comme on dit, ces remarques littéraires et herméneutiques ou historiques ne peuvent pas suffire quand il s'agit de cuisiner une réponse. Je repose donc ma question : la philosophie est-elle edificatrice ou corruptrice ? La recette philosophique d'une cuisine philosophique demande toujours qu'on revienne aux faits et qu'on ajoute d'autres faits et qu'on réfléchisse aux uns et aux autres. Pour faire voir et conduire à un certain savoir, il faut revoir et faire revoir ce qu'on a déjà vu et y ajouter du nouveau. Je vais donc me référer maintenant à ce que je sais par expérience et ce que chacun peut connaître aussi par expérience. Voici donc : j'ai toujours eu la certitude que la philosophie, que j'ai pratiquée comme étudiant et comme professeur, comme amateur et comme professionnel, j'ai toujours eu la certitude que la philosophie édifiait. Mais pourquoi ? Quand on est certain que la philosophie est edificante, quels faits servent de signes ou de fondement de ce *savoir* ? En revanche, j'ai aussi toujours eu la certitude que la philosophie avait quelque chose de spécial, de

hors norme, voire de hors la loi ¹⁴. Quand on subodore que la philosophie est corruptrice, quels faits montent au nez de l'*œnologue* moral ? Quand on en arrive à la conclusion que la philosophie est l'alliée de la morale, quels arguments y conduisent le détective ? Quand on accuse la philosophie de corrompre la jeunesse, et la vieillesse et l'âge mûr, tant qu'à faire, quels raisonnements nous fait-on entendre après les avoir entendus en soi ?

La philosophie, telle que je l'ai connue dès le début, est une recherche de réponses solides, une recherche de vérités stables et universelles, comme on disait autrefois. On pose les grandes questions parce qu'on espère trouver les grandes réponses, celles qui dominent l'existence humaine, à travers l'histoire et par-delà les limites de la géographie et pour tout un chacun. De plus, il me semble clair que la philosophie implique la découverte qu'il y a quelque chose en moi, la pensée, l'âme, l'esprit, qu'on l'appelle comme on le veut, quelque chose donc qui est différent du reste de moi, et que ce quelque chose différent mène ou gère ou dirige ce que le reste de moi fait, dit et imagine. Mais, et c'est un troisième élément, ce qui domine ne contrôle pas d'emblée ma vie, et une bonne partie de mon histoire personnelle consiste à mettre mes phantasmes profonds, mes paroles de tous les jours et mes actions quotidiennes, autrefois on appelait tout cela le corps, en accord avec ce que j'ai compris de la vie, alors que tout

14. C'est l'expérience, double, si bien décrite par l'Alcibiade de Platon dans la *Banquet*, en particulier 216e-217a et 222a.

cela, le corps, résiste aux effets de ma réflexion¹⁵ : en somme, il y a une certaine lutte entre le corps et l'âme, entre les sens, d'un côté, et la pensée, de l'autre.

Je reconnais, soit dit en passant, que ce que j'ai compris de la vie peut ne pas être grand-chose. Mais ce peu de chose est quand même quelque chose, et quelque chose d'important et d'influent¹⁶. De plus, je tiens à signaler que ces trois dimensions de la philosophie viennent ensemble ; elles forment un trio, ou si l'on veut un triangle : il y a la recherche de règles, des lois de la nature¹⁷, mettons, et il y a la conscience de l'importance de l'âme, et il y a enfin la tentative *tentante* d'ajuster la pensée et la vie, ces trois *lignes* viennent ensemble et se renvoient l'une à l'autre¹⁸.

Je comprends aussi que ce que je viens de décrire comme mon expérience de la philosophie est semblable à ce qu'on appelle l'expérience de l'homme moral, ou qui se veut moral. Car je sais bien qu'il y a quelque chose en moi qui prévoit qu'il y a des commandements qui guident la vie de tout homme, du moins de tout homme qui agit (et quel homme peut prétendre vivre sans agir ?) ; je sais tout autant qu'être un homme respectable, c'est tenir compte de ces commandements, de ces lois de la cité ou

15. C'est cette résistance que le Socrate de Platon sous-entend quand il dit que la philosophie est un apprentissage de la mort (*Phédon* 67e-68b). Leçon que Montaigne a reprise avec sa verve habituelle (*Essais* I 20, « Que philosopher c'est apprendre à mourir »).

16. Selon le principe qu'établit Aristote (*Traité du Ciel* 271b11-14.)

17. On notera la dimension problématique de cette expression. Montesquieu l'expose bien au tout début de son *Esprit des lois*.

18. Sur le problème d'un multiple qui est plus ou autre chose qu'une accumulation de singuliers, voir Platon, *Hippias majeur* 300e-302b.

de ces lois de Dieu ; je suis convaincu aussi que ces lois sont en tension avec les désirs ordinaires : il faut des pénalités aux lois parce qu'on ne veut pas y obéir ou qu'on ne peut pas y obéir sans effort et qu'on est encore et toujours appelé à pencher au moment même où on veut se tenir droit ; il faut de l'effort pour devenir maître de soi, parce qu'il y a quelque chose en soi qui est fin prêt à devenir le maître de l'homme mou que chacun peut être. Ce trio de la moralité me semble être en harmonie avec, ou du moins être soutenu par, le trio de la philosophie. Ainsi le philosophe et l'homme moral, les deux, savent bien qu'il faut être modéré pour réussir à faire ce qui est le plus important et le plus respectable, soit prendre soin de son âme, ou de sa pensée, ou de son être authentique, et ainsi de ce qui est plus grand que soi et en fin de compte plus grand que tout homme ¹⁹.

Mais, car il y a presque toujours un *mais*, je sais aussi par expérience que la philosophie demande des attitudes qui sont en tension avec ces deux trios. Car avant d'atteindre la sagesse acquise et transmissible, la philosophie commence par l'étonnement, ou par l'aveu de son ignorance. Et cela implique qu'il y a une sorte d'agnosticisme au début et au cœur de la philosophie, et qui ne sait pas que l'agnosticisme fait mauvais lit avec la droiture énergique de l'homme d'action, sans parler de la droiture de l'enseignement d'un sage. On n'a qu'à penser à Socrate et son aveu, comique et irritant, qu'il ne sait pas grand-chose, si ce n'est qu'il ne sait pas ²⁰.

19. Voir les remarques du Socrate de Xénophon dans *Souvenirs* I.6.1-14.

20. Voir, entre autres, *Apologie de Socrate* 23a-b.

Du coup, on sent aussi de façon irrésistible que la philosophie est une sorte de passion folle, qui ressemble à s'y méprendre aux désirs problématiques du corps contre lesquels il faut lutter, et donc que la philosophie est tout sauf l'œuvre d'un sage. Encore une fois, Socrate en donne l'exemple quand il badine avec Alcibiade au sujet de leurs érotismes ²¹. Or de cette passion philosophique naît une légèreté de la philosophie, une ironie, une indifférence devant tout ce qui se présente comme sérieux ou grave, que ce soit la vertu, la piété ou la vérité. Aussi, quand j'entends Socrate jurer par le chien, ou par les criquets, je tombe d'accord avec Augustin : c'était pour lui une façon de se moquer des dieux de son temps, non pas parce qu'il ne prenait pas au sérieux la religion, mais parce qu'il y trouvait quelque chose d'incongru qu'il imitait par ses inventions hétérodoxes ²². Il y a donc un troisième trio, le trio de la philosophie comme vie ou processus, qui complète les deux premiers, mais qui est en tension avec les deux premiers.

Pour faire maintenant un aveu tout à fait personnel, ce que je raconte, mon errance, me rappelle l'enseignement du professeur de philosophie qui a

21. Voir l'inénarrable face à face de Socrate et Alcibiade dans le *Banquet*, mais aussi la remarque plus discrète, comme toujours, mais tout aussi prégnante, de Xénophon (*Souvenirs* IV.1.2.).

22. Voir Augustin, *De vera religione* I.2. Voir aussi le fragment, saisissant, de Héraclite B32 (« Un, le seul sage, ne veut pas et veut être appelé par le nom de Zeus ») et Cicéron, *De natura deorum* I.1 avec son introduction douce et radicale : pour ces anciens philosophes, la philosophie est, semble-t-il, par définition hétérodoxe.

conduit mes premiers pas. Il s'appelait Jasmin Boulay et enseignait à l'université Laval. C'était un être extravagant, mais brillant, qui donnait des cours différents sans doute portant sur différents thèmes, mais qui posait toujours les mêmes questions : qu'en est-il du vrai, du bon et du beau ? comment peut-on vivre une vie consacrée à ces trois choses si différentes et pourtant si nécessaires ? Je me rends compte qu'après plus de quarante ans, je pose des questions, et je commence à trouver des réponses, qui m'ont été posées quand j'avais vingt ans. En un sens, je suis fidèle aux premiers enseignements que j'ai reçus en arrivant à la faculté de philosophie de l'université Laval. Ou encore, pour le dire avec plus d'humour et de méchanceté, je tourne en rond depuis plus de quarante ans.

Je me permets ici une autre question, une interrogation supplémentaire. Qu'en est-il de la fidélité ou de l'orthodoxie ? Tout le monde sait que la fidélité est un élément crucial de la vie, de la vie de l'individu et de la vie des institutions, sans lesquelles la vie humaine, qui est impossible sans une interaction entre l'individu et les institutions, tout le monde sait donc que la vie humaine est impossible sans fidélité. Mais quand on est fidèle comme il faut, à quoi est-on fidèle au juste ? Et quand on trahit, au nom de quoi trahit-on ? Car on ne trahit pas sans avoir quelque chose vers lequel aller en quittant son foyer moral. N'est-il pas nécessaire qu'on trahisse par fidélité à quelque chose, mais quelque chose de nouveau qui s'est imposé, ou quelque chose qui s'est imposé de nouveau, comme s'imposait le premier objet de la fidélité ? Certes, au début de toute fidélité, on respecte quelque chose, ou quelqu'un, parce qu'on croit

que c'est bon, ou que c'est vrai, ou que c'est nécessaire. Mais il est possible qu'à la longue, on découvre que ce qui paraissait grand et respectable et incontournable ne l'est plus, ou ne l'a jamais été, et que quelqu'un, ou quelque chose d'autre, l'est plus encore, et donc qu'il faut choisir ou réviser son choix initial. En prétendant rester fidèle à ce qu'on croyait admirable autrefois malgré ce qu'on vient de découvrir, est-on fidèle en vérité ? Ou est-on traître ? La trahison ne comporte-t-elle pas en principe une prétention à la fidélité ?

Je tenterai d'illustrer ce que je veux dire par quelques exemples tirés de mon dernier voyage à Rome. On dit de Rome qu'elle est la ville éternelle, alors qu'un des guides italiens que j'ai rencontrés disait, peut-être avec plus de justesse et même plus de justice, qu'elle est la ville mille-feuilles. Et il est vrai qu'elle est fascinante parce qu'elle présente aux yeux émerveillés du touriste des visages multiples qui semblent traverser tout le temps de notre humanité : il y a la Rome contemporaine (celle de Sorrentino a si bien montré dans son film magnifique, *La Grande Bellezza*, couronné aux derniers Oscars), mais il y a eu aussi la Rome du fascisme de Mussolini, et avant ces deux Rome-là, celle du *Risorgimento* ou de l'unification de l'Italie, visible encore par le *Vittoriano*, ou « gâteau de mariage », sur la *Piazza Venezia* ; mais avant celle-là, il y a eu la Rome de la Contre-Réforme, qui explose par exemple dans l'église du Gésù, et, avant encore, celle du *Rinascimento* et du palais Altemps. Et avant toutes celles-là, il y avait le Rome du Moyen-Âge, qui a laissé ses traces dans certaines structures gothiques, et d'abord celle du renversement chrétien, causé par Constantin, celui dont

on voit la statue devant Saint-Jean-de-Latran, la première église construite pour ainsi dire à ciel ouvert, soit avec l'accord des autorités politiques. Mais en plus, tout le monde le sait, il y a eu la Rome des catacombes de *San Sebastiano* et de *San Callisto*, où, dit-on, les premiers chrétiens, des hors-la-loi, se cachaient des autorités du dehors. Mais il a eu aussi la Rome impériale qui ignorait tout du christianisme, laquelle renversa la Rome républicaine, comme le montre la *Crypta Balbi*, laquelle Rome républicaine fut construite sur un territoire habité par des populations étrusques et latines dont nous ne savons à peu près rien, si ce n'est qu'elles ont existé, et qu'elles n'étaient pas romaines.

Ma liste est longue parce que Rome est la ville éternelle. À moins qu'elle ne soit la ville mille-feuilles, comme le disait l'autre. Car en arrivant à la fin de cette liste et surtout en y réfléchissant, on se rend compte que Rome n'est pas éternelle dans le sens fort du terme, mais qu'elle s'est historique ou temporelle et qu'elle s'est refaite sans cesse, en s'édifiant sur ce qui était là avant, en s'édifiant sur, et donc en trahissant, ce qui était là avant : Rome est un nom unique qui dit une impressionnante série de cités individuelles qui n'étaient pas fidèles aux mêmes *valeurs*, ou aux mêmes *vérités*, c'est-à-dire aux mêmes opinions sur tout ce qui est important.

Un des exemples les plus frappants de cette habileté romaine admirable se trouve en plein centre de la Rome ancienne. On y trouve la colonne Trajane. Cet édifice présente comme sur un papyrus de pierre les grands actes de l'empereur Trajan, chef politique de la Rome impériale à son meilleur ; au sommet de cette

œuvre majestueuse, on plaça une statue en bronze de l'empereur. Il est intéressant de noter que cette colonne fut érigée sur un des lieux les plus saints de l'ancienne république romaine, soit sur la colline capitoline, qu'on faisait disparaître pour établir le marché de l'empereur Trajan : la colonne Trajane est la négation, disons architecturale, de la Rome républicaine. Mais quand on regarde la colonne aujourd'hui, on voit à son sommet, une autre statue en bronze, celle de saint Pierre, le premier pape, le roc sur lequel est construite l'église chrétienne et catholique que tous connaissent. Il faut donc voir de ses yeux voir ce qui s'appelle voir²³ que cette colonne, telle qu'elle existe aujourd'hui, montre à la fois une grande fidélité et une grande infidélité, car y sont juxtaposées pour ainsi dire au moins deux civilisations qui se continuent et qui se nient l'une l'autre.

Ces élucubrations *touristico-architecturales* me permettent de revenir au thème de l'édification et de la corruption et de la philosophie. Car, je le répète, quand on regarde la colonne Trajane, quand on la regarde bien, on est obligé de voir que cette œuvre une est au fond double, ou à double sommet, ne serait-ce que parce qu'on a enlevé la statue originelle, de Trajan, un empereur romain polythéiste, pour la remplacer par la statue d'un bon juif, devenu chrétien trinitariste²⁴,

23. Selon le commandement d'Orgon. Voir Molière, *Tartuffe* V.3. Mais voir aussi le magnifique travail que Montaigne fait avec les mots *voir*, *voix*, *voie* et *voilà* au tout début de l'essai « Des cannibales » (*Essais* I.31).

24. Et que dire de la fidélité de ce bon juif, Pierre ? Voir *Matthieu* 16.17-19. Le problème de monothéisme chrétien, *bizarre* pour un

infidèle au dieu des Juifs, parce qu'il était fidèle au Christ, fils du Père et annonciateur du Paraclet. Certes, il faut que, du point de vue des constructeurs originaux de la colonne, il y ait eu là acte d'impiété. Mais il faut aussi que, du point de vue de ceux qui ont corrigé la construction originale, il y ait eu alors un acte de piété. Et la question surgit : qu'en est-il de fait ? y a-t-il eu corruption ou édification ? piété ou impiété ? trahison ou fidélité ²⁵ ? Quand on a remplacé l'image de Trajan par l'image de Pierre, y a-t-il eu correction ou déviation, montée ou descente ? Il faut noter tout de suite que poser la question, c'est examiner si la même chose est une ou une autre, ou les deux à la fois selon le point de vue qu'on prend. Et cela me rappelle une phrase du philosophe grec Héraclite, qui, faisant fi du bon sens et

autre monothéiste, se trouve exprimé dans les premières hérésies chrétiennes combattues par les autorités religieuses, soit le monothélisme, le donatisme, l'arianisme et ainsi de suite. Car l'Islam accuse depuis le début les chrétiens de ne pas être de vrais monothéistes. Voir *Qur'an* V.7. Voir aussi Maïmonide, *Mishné Torah Madda Yesodei ha-Torah* 1.5. Le problème théologico-moral dont Pierre est une illustration a été proposé de façon admirable par Jacob Neusner (*A Rabbi Talks with Jesus*).

25. Selon Eusèbe de Césarée dans sa *Vie de Constantin*, le premier empereur chrétien fut fidèle à Dieu en feignant d'être polythéiste. Par ailleurs, Julien son successeur a été considéré un apostat parce qu'il fut fidèle au polythéisme en feignant d'être chrétien. Comme on le voit, l'un et l'autre n'adhérèrent pas à la religion de la société sur laquelle ils régnèrent par la suite et changèrent les règles politiques du statut de la religion aussitôt qu'ils le purent. Mais ils ne reçoivent pas le même traitement par leurs biographes chrétiens. Voir Eusèbe de Césarée, *Vie de Constantin* I. 12 et II.5, et Montaigne, *Essais* II.19, « De la liberté de conscience », chapitre maintenu malgré les demandes de la censure romaine.

de l'axiome premier de toute morale, a osé écrire : « Le chemin ascendant et le chemin descendant sont le même ²⁶ . » J'appellerais le paradoxe que propose Héraclite celui de la philosophie, laquelle permet d'épouser deux points de vue tour à tour pour voir la vérité qui se trouve par-delà les points de vue.

Je ne peux signaler cette multiplicité civilisationnelle et la réaction philosophique qui semble de rigueur, sans ajouter une remarque sur la multiplicité philosophique elle-même. C'est une vérité si évidente que même ceux qui ne pratiquent pas l'art philosophique en savent quelque chose, quelque chose qu'ils transforment en une accusation. Car pratiquer la philosophie, même de loin, c'est tout de suite découvrir que la philosophie est en fait une série de philosophies faites d'exemples qui survivent à l'arrivée de nouveaux exemples. Et rien n'est plus commun que de voir un disciple penser et enseigner autre chose que son maître. Ainsi la philosophie de Platon n'est pas celle d'Aristote, car le premier des péripatéticiens écrit dans chacun de ses livres que Platon s'est trompé, et ce sur les questions cruciales, comme la nature de la vérité, le statut de l'excellence et la structure de l'âme humaine. Et le plus grand des platoniciens chrétiens, Augustin, ne pense pas comme le plus grand des aristotéliens chrétiens, Thomas d'Aquin, quoique l'un et l'autre sont d'accord que leurs maîtres païens ne peuvent pas avoir trouvé la

26. B60. Sans parler de la conclusion théologico-anthropologique qui en est la conséquence : « Pour le dieu, toutes choses sont admirables et bonnes et justes ; les êtres humains tiennent les uns pour injustes, les autres pour justes (B102) » Pour ce qui est des sages selon le bon sens, voir B42 et 57.

vérité qui sauve, parce qu'ils sont nés avant le Christ qui est cette Vérité. Et les plus grands des néo-augustiniens, mettons Pascal, et les meilleurs néo-thomistes sont plutôt *néo*, ou modernes, qu'*augustiniens* ou *thomistes* : les nombreuses citations d'Augustin dans les *Pensées* ne rendent pas compte du nerf de l'argument de Pascal, qui lui vient d'ailleurs que de l'œuvre qu'il cite pourtant à tort et à travers ²⁷.

Donc, je le répète, s'initier à la pensée philosophique, c'est s'initier à une multiplicité qui fait tout sauf rasséréner celui qui cherche des certitudes ou des vérités claires, sûres et utiles ²⁸. Celui qui prétend que la philosophie a constitué au fil des siècles une solide tradition unique est persuadé par une opinion qu'il veut vraie plutôt que par une conclusion qu'il a acquise par expérience et réflexion ; il en va de même, mais d'une autre façon, pour celui qui prétend que l'histoire de la philosophie présente un mouvement unique qui va du moins complet, ou clair, au plus complet, ou clair ²⁹. La vérité est plutôt que l'histoire de

27. Pour dire les choses sans gêne, sur le plan philosophique (plan que, il faut l'avouer, Pascal croyait secondaire devant la Vérité chrétienne), sur le plan philosophique donc, Pascal est un cartésien, et donc un Moderne.

28 . Le philosophe Descartes en fait même un argument, dévastateur, prétend-il, contre toute philosophie qui précède la sienne. Voir *Discours de la méthode* I.12. Descartes s'allie au bon sens préphilosophique ou *antiphilosophique* pour mieux transcender les philosophes qui l'ont précédé et remplacer sa philosophie par la philosophie des Anciens. Il n'est pas sûr que le philosophe Descartes soit de bonne foi quand il établit cette alliance.

29. Après bien des années et bien des exercices et efforts, il me paraît clair, sûr et utile de signaler qu'il y a une rupture

la philosophie met en évidence l'orgueil humain à son sommet, un orgueil que l'éducation morale ordinaire, pour ne rien dire du prêche chrétien, ne prise pas³⁰. Et

fondamentale dans le monde de la philosophie *stricto sensu*, soit le passage, ou le renversement, de l'ancien au moderne. Aussi, pour se connaître soi-même, la tâche philosophique première, il faut prendre en charge ce passage, ou ce renversement civilisationnel. Tôt ou tard, cela implique que l'on comprenne la modernité dans sa complexité, ce qui se fait assez bien, me semble-t-il, mais aussi l'antiquité dans sa complexité, ce que nous, Modernes si sûrs de notre supériorité, réussissons mal. Tant qu'on n'a pas compris que les penseurs de l'antiquité ne se limitent pas au trio *sacré* de Socrate, Platon et Aristote, trio d'*innocents* dont il faut se libérer pour devenir enfin sérieux ; tant qu'on n'a pas vu que la Tradition inclut l'épicurisme apolitique et l'académisme sceptique et le cynisme frondeur ; tant qu'on n'a pas réfléchi sur les acoquinements entre Aristote et Lucrèce, Platon et Arcésilas (et Cicéron), et Socrate et Diogène, on n'a pas compris la pensée ancienne, et on ne s'est pas compris soi-même. Cette tâche presque surhumaine est rendue plus facile par le maître de nous tous, Michel de Montaigne : les *Essais* sont donc une grâce reçue du ciel, ou de la *tukhê*, grâce dont nous ne savons pas profiter.

30. Face à cet *orgueil*, on peut mieux comprendre la réaction de Paul, un homme religieux (voir *Épître aux Colossiens*. 2 8 et *Premier Épître aux Corinthiens* 1.18-25), ainsi que celle de Montaigne, un philosophe pourtant : « Je rêvassais tout à l'heure, comme je fais souvent, sur ce fait que la raison humaine est un instrument libre et vague. Je vois d'ordinaire que devant les faits qu'on leur propose, les hommes s'amuse plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité : ils laissent là les choses et s'amuse à traiter des causes. Plaisants causeurs ! La connaissance des causes appartient seulement à celui qui a la conduite des choses, non pas à nous qui n'en avons que l'effet, à nous qui en avons l'expérience tout à fait pleine, selon notre nature, sans en pénétrer l'origine et l'essence. (Montaigne, *Essais* III.11, « Des boiteux »). » Il est possible de distinguer les deux réactions pourtant : plutôt que de choisir la vérité révélée, Montaigne n'abandonne jamais la recherche de la

qu'elle prise encore moins en saisissant la calme fierté des philosophes³¹.

Mais le temps presse, et je risque d'avoir erré bien loin du sujet que j'ai proposé. Je tente une dernière remarque : je fais un dernier essai. Quand je réfléchis sur la philosophie et la morale et au fond sur l'éducation, je suis amené à réfléchir sur le rôle de ce qu'on appelle la culture dans nos vies. Car pour moi, la philosophie fait partie d'un ensemble de moyens que les hommes se sont donnés pour s'éduquer, pour s'édifier sur le plan moral sans doute, mais aussi pour éveiller leurs intelligences³². Et un homme éduqué qui ne connaît que la philosophie n'est pas éduqué en vérité : la musique, l'histoire, la littérature, la peinture, et même l'architecture sont des moyens que les humains ont inventés pour s'éduquer par le son, par la pierre, par les couleurs et aussi sans doute par les mots et les idées qui portent sur les sons, la pierre et les couleurs, alors que la philosophie est la reine des mots et des idées. Or cette pluralité de moyens, et surtout leur reine, est, semble-t-

vérité par les moyens tout à fait humains (*Essais* III.13, « De l'expérience »). Par là, il est fidèle à Socrate, avec tout ce que cela implique.

31. Comme en témoigne cette pierre de touche humaine que fut Anytos. Voir *Ménon* 94e-95a.

32. Nul autre que ce philosophe présocratique, Héraclite, annonce de façon implacable, mais hermétique, qu'avoir une intelligence n'implique pas qu'on ait une intelligence éveillée. Voir B2, 21, 26, 49, 63, 73, 74, 75, 89, 104 et 113.

il, de moins en moins reconnue par nos systèmes d'éducation.

Il serait intéressant de réfléchir sur le pourquoi de cette désaffection ou de cette corruption, voire de cette trahison. Qui est le coupable ? Est-ce le démon Internet ? Est-ce la marchandisation de l'éducation ? Est-ce le dernier gouvernement que les Canadiens ou les Québécois ont élu, ou les sales Américains, ou les derniers fanatiques religieux, à moins que ce ne soit l'usure du temps et le vieillissement, bien humain, de toutes les choses humaines ? Mais je n'ai pas le temps de le faire, ne serait-ce que par ce que cela me porterait bien loin du sujet qui est le mien ici.

Je me permets quand même de dire que le coupable premier, ou le *co-criminel* commun, ou le complice qui mène le jeu, est sans doute une idée que les humains se font d'eux-mêmes, une opinion régnante qui fait de l'individu le centre de tout, le fondement de tout ce qu'on appelle les valeurs, et le sens même de l'Histoire. On dit que les humains, ou du moins les Occidentaux, vivent à l'époque de l'enfant-roi, et de l'adolescent-roi. Je suis d'avis que c'est parce que c'est l'époque de l'individu-roi. Un auteur américain a trouvé une expression délicieuse pour le dire : nous vivons dans le nombrilisme de rigueur, car nous faisons partie de la *Me-Generation*, soit de la Génération-Moi.

Encore une fois, je me suis mis à errer. Je reviens à ma dernière remarque. Qu'en est-il de la culture et de la philosophie dans la tâche éducative ? Comment peuvent-elles éduquer les humains, ou édifier ? Comment comprendre cette corruption sociale qui a conduit à la trahison de l'éducation libérale par le mépris

de la philosophie et de la culture ? Pour en parler, je me tourne vers un homme bien plus éduqué que moi, le poète et essayiste polonais Zbigniew Herbert. Dans un article qui porte le titre latin *Animula*, soit « petite âme », Herbert donne son avis sur la question ³³.

Dans la première partie de son article, Herbert rappelle comment Freud explique sa réaction aux œuvres anciennes, et de façon plus précise, comment il a réagi une fois devant l'Acropole à Athènes lors d'une visite sur les lieux avec son frère. L'essentiel est de noter que Freud rend compte de son expérience en plongeant dans son passé et en se psychanalysant (il fallait s'y attendre) : il y découvre que face aux grandes œuvres, il avait tendance à se sentir coupable au point de douter de la réalité de ce qu'il voyait. Et Freud d'expliquer que sa réaction, presque psychotique, à un chef-d'œuvre est le résultat de son éducation, ou de son manque d'éducation, et donc de ce que fut son père et de l'influence de ce dernier sur son fils Sigmund. Je note en passant que Freud ne dit rien de l'Acropole elle-même parce qu'il a trop de choses à dire au sujet de Sigmund lui-même.

Dans la seconde partie de son article, Herbert à son tour rend compte de sa réaction aux œuvres artistiques anciennes en général et aux œuvres grecques en particulier. Il signale d'abord qu'il ne se sent pas coupable quand il songe à ceux qui ne peuvent pas voir ce qu'il voit. S'il ressent quelque chose, c'est d'abord une

33. Zbigniew Herbert, *La Labyrinthe au bord de la mer*, pages 115-123. – J'ai proposé ces remarques dans un autre texte, *Âmes petites*, mais elles sont tout à fait à leur place ici aussi.

émotion que j'appellerais la gratitude : comme il est étonnant que le beau et le grand existent, et comme il est gratifiant de pouvoir le voir.

Ensuite, il signale que son sentiment éventuel n'est pas que la réalité qui est devant lui est pour ainsi dire irréaliste, mais au contraire qu'elle est plus réelle que la réalité ordinaire : les œuvres d'art, les grandes œuvres d'art sont plus riches, plus significatives que la réalité quotidienne. En conséquence, il a l'impression qu'il est moins important que ce qu'il regarde et que sa fonction première est d'absorber tout ce qu'il peut de ce chef-d'œuvre et de se préparer à le partager avec d'autres qu'il rencontrera après.

Il signale enfin qu'au contraire, la réaction typique de son époque est de croire que le passé est moins important que le présent et que l'individualité, bien que plutôt mesquine, est la seule chose qui compte ; elle est l'absolu du vingtième siècle, un absolu relativiste et relativisant. En revanche, l'attitude de Herbert est plutôt de se voir comme quelqu'un qui est dépassé et mesuré par les chefs-d'œuvre anciens et par leurs créateurs, et ce sur le plan esthétique et sur le plan moral.

Mais ses paroles finales sont trop belles, trop belles parce que trop vraies, à mon sens, et mieux dites que je ne pourrais le faire. Je me permets donc de les citer ; il faut bien qu'au moins une fois pendant cette heure on fasse entendre quelque chose de significatif. « J'ai toujours souhaité croire que les grandes œuvres de l'esprit étaient plus objectives que nous. Et ce sont elles qui nous jugeront. Quelqu'un a dit fort justement que ce n'est pas nous qui lisons Homère, regardons les fresques de Giotto, écoutons Mozart, mais Homère, Giotto et

Mozart qui nous regardent, nous écoutent et constatent notre vanité et notre bêtise. Les pauvres utopistes, les débutants de l'histoire, les incendiaires de musées, les liquidateurs du passé sont pareils à ces insensés qui détruisent les œuvres d'art, car ils ne peuvent leur pardonner leur calme, leur dignité et leur froid rayonnement. »

Voici quelques remarques finales que m'inspirent les mots de Herbert. D'abord, il faut comprendre que ce que l'essayiste dit des œuvres d'art, je le dis aussi de cette partie de la culture qui s'appelle philosophie : la seule façon de lire Platon, Rousseau et Nietzsche avec profit est de sentir à tout moment que ces trois géants lisent leurs lecteurs et les jugent, et donc me lisent et me jugent³⁴. Ensuite, une des convictions les plus tristes que j'ai acquises à travers les années est que ceux que Herbert appelle « les pauvres utopistes, les débutants de l'histoire, les incendiaires de musées, les liquidateurs du passé » (et il vise les nazis et les staliniens dont il a eu une expérience directe) vivent et prospèrent dans mon pays du Québec, et que plusieurs d'entre eux se trouvent dans les universités, les collèges et le ministère de l'Éducation, des Loisirs et du Sport, et que plusieurs autres retirent de plantureuses rentes après avoir *servi* dans ces universités, collèges et ministère. Enfin, pour

34. Qu'il soit possible qu'on soit lu et jugé en lisant et jugeant, c'est Nietzsche qui me l'a appris. Voir Nietzsche, *Opinions et Sentences mêlées*, § 408. – Je suggère même que les artistes et leurs œuvres d'art ont parfois de secrets rapports avec les textes philosophiques les plus *purs*. Pour tester cette suggestion, on pourrait lire tour à tour le *Discours de la méthode* de Descartes et l'*Amphitryon* de Molière.

répondre aux questions socratiques que j'ai signalées au tout début de mes remarques, soit « qu'est-ce que le bonheur ? », « qu'est-ce que la justice ? » et « qu'est-ce que la vérité ? », il est au moins possible que la réponse aux trois questions soit une seule chose : la philosophie, qu'elle soit édifiante ou corruptrice.